

Le Samedi

VOL. I.—NO. 3.

MONTREAL, 28 JUIN 1889.

LE NUMERO, 5 CTS.
PAR ANNEE, \$2.50.



Il y a assez longtemps que cette police me tombe sur les nerfs.



II

—Tiens, attrappe !



III

—Si j'avais autant de *pluck* que cela, je serais aujourd'hui la Reine d'Angleterre... Mais il commence à être tard ; ils doivent être inquiets à la maison.

P. S.—Dans ces temps de fureur anti-jésuitique, les catholiques sont aussi calmes que cette pierre contre laquelle les poings des fanatiques ne prévaudront jamais.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE, SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

UN AN, - - \$2.50. — SIX MOIS, - - \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DU NUMERO, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI."
MONTREAL.

MONTREAL, 28 JUIN 1889.

L'homme qui sort de lui-même est le plus proche voisin d'un fou.

Le professeur.—Quel est le mauvais côté de la richesse?
L'élève.—C'est le côté qui s'éloigne de nous.

L'enfant d'école croit qu'une volée de règle sur les doigts serait deux fois meilleure dans le bois.

Des jumeaux peuvent être excentriques; mais ils ne sont jamais dépareillés.

Si le moraliste a raison de dire que la beauté dont on est si fier est tout juste l'épaisseur de la peau qui recouvre l'épiderme, le rhinocéros est la plus belle des créatures.

—Après tout, ma femme, tu ne peux pas dire, que je contracte de mauvaises habitudes?

—En effet, c'est tout le contraire, tu les dilates.

Cockney, (convalescent, à sa garde malade.)—Donnez-moi de l'eau. Commencez par une cuillerée à thé pour m'y habituer peu à peu.

—Tiens, vous bâtissez! Comment allez-vous chauffer votre maison?

—Je fais venir ma belle-mère.

Réflexion d'une femme désespérée.—Les vieilles filles ne cultivent les chats qu'en désespoir de cause. N'ayant pu avoir de mari, elle prennent ce qui se rapproche le plus d'eux.

—Pense-tu qu'un homme qui a une famille à supporter avec une piastre par jour peut rester chrétien?

—Je le pense bien. Il n'est pas capable d'être rien autre chose.

Jeune marié.—Quoi! Tu as vingt-cinq ans aujourd'hui! Mais l'an dernier à notre mariage, tu n'en avais que vingt!

La jeune femme.—C'était le cas, mais j'ai bien vieilli dans le cours de cette année.

Premier étudiant.—J'ai des chambres superbes, avec un passe-partout, pour entrer à toute heure.

Second étudiant.—Moi, si j'avais un passe-partout, je ne rentrerais jamais.

Un monsieur, qui trouve au restaurant, un cheveu dans sa soupe:

—Ma chère belle *waiter*, la prochaine fois, vous me l'offrirez dans un loquet.

Le pensionnaire chauve.—Vous voyez, madame, un cheveu dans le beurre. Le voici.

La maîtresse de pension, (gracieusement.)—Gardez-le, monsieur, je vous prie.

—Vous allez me payer, disait le créancier à un marchand de charbon, sinon je serai pour les grandes mesures.

—Comme nous ne nous ressemblons pas! Je suis toujours pour les petites mesures, moi.

La maîtresse de maison.—Je suis obligée de travailler du matin au soir, je suis fatiguée à ne pouvoir dormir de la nuit.

Madame S.—Pourquoi n'engagez-vous pas une servante?

La maîtresse.—C'est bien là ce qui me tue: j'en ai trois.

Un journal de Dakota, publie l'annonce suivante, qui ne manque pas de philosophie:

"Si John Jones, qui a déserté sa femme et un bébé, il y a vingt ans, veut revenir, le susdit bébé lui promet la meilleure tripotée qu'il a jamais eue."

—Docteur, quel est mon compte?

—Ma chère dame, comme je sais que vous avez été bien éprouvée cette année, je ne vous demanderai rien.

—Mais je voudrais savoir qui de nous deux doit payer le pharmacien.

L'amoureux qui se déclare, (après trois ans de cour.)—Chère enfant, j'ai peut-être été trop brusque?

La chère enfant, (revenant d'une pamoison.)—Oui, Georges! Ça été si soudain! mais (retombant dans une crise) ça ne l'a pas été trop.

—Si vous aviez pris la bonne voie, disait le chapelain à un nouveau prisonnier, vous ne seriez pas ici.

—Je le sais bien, disait le malheureux, au lieu de chercher à passer par St. Albans, c'est la route de Rouse's Point que j'aurais dû prendre; je serais maintenant à New-York.

La scène est aux Etats-Unis, le pays du divorce:

—Mais si tu ne l'aimes pas, Clara, pourquoi l'épouse-tu, quand tu es si bien ici?

Clara.—Maman, il m'a mis au défi, et il comptait sur mon caractère. Oh! il me le paiera quand nous serons mariés.

—Dis-donc, si le feu prenait à l'église, qu'est-ce qui serait d'abord détruit?

—Je ne sais pas.

—Mais, l'orgue, imbécile.

—L'orgue! Pourquoi ça?

—Parceque les pompes ne peuvent pas jouer sur un orgue.

M. de Grosmanche.—Des femmes politiques! Eh! bien, si ma femme se metait de cabaler, je l'enverrais de ma maison. C'est moi qui vous le dis.

Deux ans après.—Ma chère Belsamire, je suis assez sûr d'être élu; mais par précaution, vas donc demander aux Pierrette et aux frères Vincent de voter pour moi!

L'ancien amoureux.—Comment se fait-il, monsieur, que vous permettiez à votre fille de me poursuivre pour rupture de mariage, quand vous ne vouliez pas entendre parler de notre union que vous déclariez déshonorante pour votre famille?

Le père, (indigné.)—Apprenez que je fais chaque chose à son heure. Dans ce temps-là, je faisais du sentiment; maintenant, je suis aux affaires.

Le beau jeune homme avait entendu sonner onze heures sans parler de partir, quand le vieux père descendit lourdement en se rendant sur le perron.

—Assurement, papa, dit-elle, vous n'allez pas dehors à cette heure de la nuit.

—Une minute seulement, ma fille, je vais détacher les chiens.

Il prit au beau jeune homme une soudaine fantaisie de s'en aller.

LES EVOLUTIONS DE L'ÉLECTRICITÉ

Il n'y a pas un enfant qui n'ait fait ses gorges chaudes sur la farce populaire du campagnard attachant ses bottes au fil du télégraphe pour les expédier à Québec. Qui le croirait ? Cette grosse plaisanterie n'était qu'une prophétie. Voilà que l'électricité va transporter sur un simple fil les sacs de malle à raison de 200 milles à l'heure. Le plan est simple et bien raisonné et les experts en électricité déclarent l'invention de M. John T. Williams tout à fait praticable. La base du système est l'effet de succion produit par un fil électrique enroulé autour d'une tige de fer sans y toucher. Vous envoyez le courant dans le fil ; il attire immédiatement la baguette métallique ; vous supprimez le courant, la baguette, cessant d'être aimantée, retombe dans sa position. Ce simple mouvement alternatif d'adhésion et d'échappement répété avec la foudroyante rapidité que l'on connaît à l'électricité produit le déplacement progressif d'un colis que l'on attacherait à ce fil ; car chaque mouvement de la tige de fer est régi par un ressort ou une dent qui la fait avancer d'un cran lorsqu'elle retombe : on n'a qu'à mettre un petit chariot sur cette baguette et il part à raison de 200 milles à l'heure. Le premier essai va se faire entre New-York et Boston ; les lettres se rendront d'une place à l'autre en deux heures.

Pendant que cette merveille est à se perfectionner, une autre merveille électrique a reçu la semaine dernière une sanction absolue et est entrée dans le domaine pratique : c'est le phonographe. L'association des Ingénieurs Américains est maintenant à visiter l'Europe. Leurs collègues européens leur ont donné un grand banquet à Paris ; et comme la chose convenait si bien à une telle réunion de savants, on a pris les discours au phonographe. Le rouleau qui les a enregistrés est en route pour New-York, et tout le monde pourra se les faire répéter de vive voix comme s'ils assistaient au dîner même. Le phonographe redit tout : même les morceaux joués par un corps de musique à instruments de cuivre. Il redit les chants des grandes artistes avec toute la pureté, l'ampleur de voix et la délicatesse de ton déployés sur le théâtre même. La feuille de métal qui contient ces vibrations occupe fort peu de place, ne coûte pas cher et peut exister pendant des siècles. Dans chaque famille, on pourra désormais perpétuer le timbre de la voix des personnes aimées.

La veine du duc de Portland n'a pas l'air de s'épuiser. Durant sa lune de miel, ses chevaux ont continué à gagner les courses publiques, entr'autres celles d'Ascot.

Grande fête catholique, cette année, à Baltimore. On y célèbre le centenaire de la fondation de l'Archevêché de Baltimore, et de fait le centenaire de l'établissement de la hiérarchie catholique dans les Etats-Unis.

Il a déjà été calculé que le nombre d'enfants qui naissent chaque année est de 36,000,000 à 37,000,000. La marche de reproduction est donc de 70 enfants à la minute, soit un peu plus d'un à la seconde. Plusieurs seront peut-être étonnés de voir que si on mettait en ligne tous les enfants nés dans l'espace d'un an, cette chaîne vivante ferait le tour du globe, en en mettant sept d'épaisseur.

Le *Saturday Review*, l'organe des Tories, a publié la semaine dernière, un article à sensation. Il a appris au grand ébahissement de la haute société anglaise, que les dames du grand monde, fascinées par ce faux éclat qui semble environner les actrices et les viveuses du demi-monde, ont organisé systématiquement des incursions dans les musées, les restaurants et les places publiques, plus ou moins louches, pour étudier les manières de ces tapageuses, qui ne reculent devant rien, et prendre d'elles tout ce qu'elles pourront convenablement leur emprunter.

La malheureuse princesse Stephanie, la veuve du prince Rudolphe, l'héritier de la couronne d'Autriche, qui s'est suicidé il y a trois mois, attend avec impatience l'heure de sa liberté. Les lois autrichiennes la forcent de rester dans le pays jusqu'à l'expiration des délais dans lesquels un autre héritier de la couronne aurait pu naître d'elle. Ces délais sont fixés à dix mois. Aussitôt qu'elle le pourra, elle se rendra dans une île dont elle prendra le titre ; mais n'y a-t-il pas quelque chose d'extraordinaire dans la coïncidence ? Cette île s'appelle *Lacrima* : (Les larmes). *La princesse des larmes* ! Quelle sombre poésie ! Heureusement que la chronique lui prédit de meilleurs jours. Elle est belle, n'a que vingt-cinq ans et voit déjà les adorateurs affluer. La société Viennoise a même déjà choisi pour elle le successeur du prince Rudolphe.

M. de La Bouchère fait remarquer dans son journal *Truth* qu'il y a un mouvement à Paris, parmi les hommes, pour substituer les habits de couleur et les culottes courtes au costume actuel. Nous ne comprenons pas qu'un homme puisse aimer ainsi sa personne, et généralement ceux qui le font sont tellement effeminés, qu'on ne peut les appeler hommes que de nom. Par leur nature, ils sont nés femmes. Dire qu'un homme est bien habillé, c'est dire qu'il est mal habillé. Un homme bien mis est celui dont l'habit ne blesse la vue ni en bien ni en mal. Espérons que cette nouvelle mode ne s'étendra pas jusqu'ici. Le domestique porte un habit de couleur, pourquoi son maître veut-il rivaliser avec lui ? Et monsieur de La Bouchère ajoute : " Quant à moi, je tremble pour le moment où il me faudra m'équiper d'un habit en satin blanc et de culottes courtes en satin jaune ! Non, non ; qu'on laisse toutes ces friperies aux femmes."

Il est bien rare qu'on puisse voir un pluie de perles, cependant la chose est arrivée la semaine dernière dans un grand bal à Londres. Une petite chaîne du collier de la comtesse Dudley s'étant brisée, les perles magnifiques s'envolèrent dans toutes les directions, ce qui causa une profonde sensation parmi les personnes du bal, qui de peur de les briser, n'osaient plus marcher. Evidemment la belle lady Dudley ne veut pas rester en arrière des traditions de la famille. Il y a quelques années, le monde entier était en émoi, à propos d'un écriin de bijoux valant des millions, que quelques malfaiteurs avaient enlevé pendant un voyage de la famille Dudley à Londres. Jamais depuis on entendit parler de ces bijoux perdus ; et malgré la récompense fabuleuse offerte pour leur recouvrement, personne n'a jamais su où ils étaient allés. Cette rupture du fameux collier, le plus riche du monde vu l'extrême rareté des perles qui le composent, a dû cruellement rappeler à la famille Dudley le vol de son voyage de Londres.

L'excentricité humaine est sans limites. Dimanche dernier, les occupants d'un char urbain, se régalaient du spectacle d'un épagueul chaussé comme un homme avec de charmantes petites galoches, et portant au cou une gentille et fraîche cravate.

La semaine précédente, un magnifique terreneuve attirait l'attention des passants par une originalité des mieux trouvées. Pressé par la chaleur, le chien prenait un bain sous la douche d'un arrosoir public qui fonctionnait en ce moment là. Après l'opération, il se roula par terre, en témoignant de sa reconnaissance envers l'automédon par de sincères hurlements, puis il revint à la douche ; mais comme pour traverser une rue, le conducteur avait à fermer l'eau, le chien désappointé se mit à aboyer pour lui reprocher sa mesquinerie. Le robinet une fois ouvert de nouveau, le chien s'y jeta avec autant d'ardeur que la première fois. Après ce second bain, il se retira tout joyeux et prit le chemin de la maison en saluant de la queue d'aussi loin qu'il put apercevoir l'arrosoir.

Ce que c'est que l'engouement. Le shah de Perse arrive bientôt à Londres et il y déjà branle-bas général. C'est à qui le recevra. On vend d'avance \$25 chaque, les billets d'admission à l'opéra auquel il assistera. Il y a quelques années, sa visite à Londres a coûté \$500,000 à Sa Majesté la reine Victoria, qui naturellement est obligée de l'héberger. Il voyage avec une armée de cuisiniers, de valets et une trentaine de ses femmes. C'est de la visite conteuse. Avec cela qu'il est encore à l'état semi-barbare. Mais d'une prétention ! " J'irais bien visiter les Etats-Unis " disait-il dernièrement : " mais que voulez-vous ? Il n'y a personne de mon rang pour m'y recevoir."

Il arrive avec une pleine malle de décorations des ordres du Lion et du Soleil à distribuer à ceux qui lui auront été agréables.

Il n'y a que les marchands de foulard qui n'angurent rien de bon de sa visite, attendu qu'il ne se sert jamais de mouchoir.

Le shah de Perse est accompagné, dans son voyage à travers l'Europe, d'un enfant de cinq ans qui le suit partout et assiste même aux réceptions diplomatiques. La raison en est assez curieuse : c'est un sorcier de Téhéran qui a recommandé au Shah de toujours avoir à ses côtés cet enfant pour détourner les mauvais présages et se garder contre tout malheur !

LES DIFFERENTS EFFETS DE LA DYSPEPSIE

L'hypochondriaque.—Ma dyspepsie ne me fait souffrir que lorsque je mange entre les repas.

Un confrère dyspeptique.—Comme c'est curieux, les caprices de l'estomac ! Ce qui me tue, moi, c'est de travailler entre les repas.

ENTRE JUIFS

Madame Grobrainstein, (au petit Moïse qui vient de recevoir trente sous.)—Qu'est-ce qu'on fait, Moïse, quand un monsieur donne vingt-cinq centins ?

Le petit Moïse.—On fait sonner la pièce pour voir si elle est bonne.

DANS LE PULLMAN



Une voyageuse.—Vous êtes un misérable ! Cet enfant empest le whiskey ; vous le faites boire.

Le monsieur.—Je vous donne dix piastres, si vous voulez rester tranquille. Mon bébé est en caoutchouc. Vous savez, il y a une réunion dans le comté de Richmond et Wolfe, et il faut bien que chacun emporte sa boisson.

L'ANGE GARDIEN

Quelle est donc cette voix, mère, qu'avec terreur
J'entends parler souvent dans le fond de mon cœur ?
Elle gronde tout bas quand je ne suis pas sage ;
Elle me rend chagrin et rougit mon visage

Lorsque personne ne me voit,
Quand rien ne m'avertit, même ton petit doigt.
Mais lorsque je suis bon, cette voix m'encourage
Et doucement me dit : C'est bien !
—Mon enfant, c'est la voix de ton Ange gardien.

LE SONGE DE JOSEPH REPETE

Un jeune élégant du meilleur monde, ce qu'on appelle un beau parti, s'aperçoit au cours d'une promenade prolongée, dans une petite ville non loin de Montréal, que toutes les mères avaient organisé à son occasion la chasse au mari. Il avait eu surtout à subir les assauts d'une famille remarquable par le nombre comme par l'embonpoint des filles à marier. De là il tombe dans un cercle envahi par la maigreur.

—Dis donc, murmure-t-il à l'oreille de son ami, est-ce un rêve ?
Après les *saturnées* grasses les *saturnées* maigres !

LA FEMME RARE

Souriant et modeste,
Belle de sa beauté,
Dans son regard céleste
Brille la charité ;

Elle brave la peste,
L'orgueil, l'adversité,
Et le peu qui lui reste
Est pour la pauvreté !

Elle est humble, elle est grande.
Un jour on lui demande :
—Comment te nommes-tu ?
— Je ne sais pas, dit-elle,
—Je te connais, ma belle,
Tu t'appelles Vertu.



M. de Nezleuri.—Tu vois la belle couleur que ça prend ; et dire que rien que la fumée peut faire cela.

Madame de Nezleuri, (ne comprenant pas qu'il parle de sa pipe.)—De la fumée ! Moi, je sais bien que c'est le gin et le whiskey.

IDYLLE

Le Matin de ses Noces

(Fin)



22.—Mon Dieu ! qu'est-ce que ça veut dire !

23.—Il y a encore celle-là.

24.—Hein ! Je n'ai pas d'argent ! Tiens insolent !



25.—Cinq heures trois quarts !
Je suis flambé ! Vite donc, l'autre manche !

26.—Ah ! mon Dieu ! Ouf !

27.—Tiens ! Là.



28.—Au Grand Tronc ! A l'épouvante !

29.—Paie toi.

30.—Six heures cinq ! Il n'y a pas de difficulté maintenant : le train part à 7 heures.

LES BIENFAITS DE L'ÉLECTRICITÉ



Le mari.—Attends donc que je sois levé, ma chère ; je te donnerai moi-même l'argent qu'il te faut.

UN PEACE-MAKER

—Charles, ne touche plus à la boisson, disait le prêtre à son pénitent ; c'est ton pire ennemi.

—Ce n'est pas exact, cela, monsieur le curé. Je crois que c'est moi qui suis mon pire ennemi ; mais quand je m'en veux beaucoup, c'est toujours la boisson qui me remet en bons termes avec moi-même.

FAUTE TYPOGRAPHIQUE

M. Jolicœur (cherchant à capter la confiance d'un bailleur de fonds possible).—Du reste, je me flatte que l'honnêteté est imprimée sur ma figure.

Le banquier (bon physionomiste) —Oui, oui... assez bien, sauf quelques erreurs typographiques

ERREUR NE FAIT PAS COMPTE

Une jeune et jolie fille du meilleur monde entre ces jours derniers chez un des pharmaciens à la mode de la rue Notre-Dame.

—Je voudrais, dit elle, avoir une forte dose d'huile de ricin (castor oil), mais tellement bien mêlée qu'on n'en découvre pas le goût.

—Très bien, dit le pharmacien qui se met à l'œuvre.

—Ah ! à propos, mademoiselle voulez-vous, en guise de distraction, prendre un verre de crème-nectar ?

—Mon Dieu, oui, volontiers.

Du reste, il était excellent. Mais comme la préparation retardait un peu, la demoiselle se hasarda à en demander des nouvelles.

—Mais, reprit le pharmacien rayonnant, je voulais vous donner une preuve de mon savoir faire. Vous l'avez déjà prise, votre huile, depuis cinq minutes.

—Comment ! moi, j'ai pris une dose d'huile de ricin ! Mais c'est pour ma grand'mère que la voulais ! Brrr...

Je suis plongé jusqu'au cou dans mes affaires disait le professeur de natation.

MON ENFANT, APPRENEZ A LIRE

Jules s'ennuyait bien,
Car il ne savait rien,
Pas même lire !

Un jour qu'il était seul et ne pouvait pas rire,
Il se dit : " Voyons donc, je m'en vais voir un peu,

Puisque je ne sais pas quoi faire,
La belle histoire que grand'mère
Disait hier dans le livre bleu. "

Il va donc chercher dans l'armoire
Le livre, et puis l'ouvre tout grand ;
Mais, bernique ! pas d'histoire :

Il ne voit rien que noir et blanc.

" Ah ! je sais... sur mes yeux, j'o n'ai pas mis de verre,
Comme grand'mère ;

Voilà pourquoi je ne puis voir. "

Et de sa grand'maman il cherche les lunettes,

Les frotte, pour les rendre nettes,

Avec le coin de son mouchoir,

Regarde encor, change de page ;

Mais d'histoire pas davantage...

Sa mère entre et lui dit : " Grand'mère a mal aux yeux ;

Toi, mon enfant, ton mal, c'est d'être paresseux.

Il faut apprendre à lire, et tu verras l'histoire

Sans lunettes, tu peux me croire,

Rien qu'avec tes yeux bleus.

Une autorité musicale dit que les jeunes chanteurs devraient imiter les oiseaux. En effet, ils le devraient : les oiseaux vont chanter dans le bois.

Quand vous renversez du potage sur la table, couvrez l'endroit avec votre verre pendant que votre femme est distraite, et fiez-vous à la Providence pour le restant.

Curieuse annonce dans les *Personel* du *New-York Herald* : " Cher Ned, reviens. Papa s'était trompé d'hommes ; le coup de pied n'était pas pour toi. "

Ceux qui personifient la foi sous l'image d'une femme s'accrochant à un roc pourraient trouver mieux : le monsieur qui s'achète une pommade pour faire pousser les cheveux, par exemple.

Un des grands gourmands de Montréal prétend que, malgré tout le plaisir qu'il éprouve d'être à table, il y a un fruit qui l'attriste, c'est le *melon colique*.

Des médecins prétendent que l'usage du tabac empêche de grandir. Il est certain que grand nombre de fumeurs sont parfois fort courts... d'argent.

Une petite fille au couvent voudrait avoir deux jours de naissance par année. Mais quand elle est devenue femme, elle n'en voudrait qu'un tous les deux ans.

Il nous vient de consolantes nouvelles du Congo, où la civilisation fait des pas de géants. Il y a quelques années les indigènes dévoraient les étrangers tout crus. Maintenant, ils les font rôtir



Un froid entre amis. — Une crème à la glace.

AUX LECTEURS

A la demande de nos lecteurs, nous allons commencer dans notre prochain numéro, la publication du plus joli feuilleton qui ait peut-être jamais été publié jusqu'ici. Ce n'était pas notre programme tout d'abord, d'ajouter un feuilleton au SAMEDI, mais nous voulons bien satisfaire à la demande générale. Aussi nous comptons sur l'encouragement du public. Ce feuilleton plein d'émotions et rempli d'épisodes charmantes, est d'une moralité incontestable et est dû à la plume d'un des meilleurs écrivains de la langue française. Ainsi donc, achetez LE SAMEDI la semaine prochaine.

PROGRÈS DE LA LANGUE FRANÇAISE

FRAGMENT DES PSAUMES TRADUIT EN DIFFÉRENTS SIÈCLES

DOUZIÈME SIÈCLE

Et iert ensemment cume fust tresplantet de juste les rucsals dis ewes, lequol sun fruit durrat en sun tens.

Et la foille de lui ne decurrat ; e tuit cco que il ferat serrat fait prospre.

TREIZIÈME SIÈCLE

Et il sera si com arbre que plantée est juste le cours des ewes, lequol donra son fruit en temps sasonale.

Sa foille ne cherra ; et totes choses queconque il fera, tut dis en prosperunt.

QUATORZIÈME SIÈCLE

Et il sera comme li fust qui est plantés de costé le decourement des yaues, qui donra son fruit en temps.

Et la feuille ne cherra pas ; et tout ce qu'il fera sera touz jours en prospérité.

QUINZIÈME SIÈCLE

Et il sera comme l'arbre qui est planté jouxte le cours des ewes, qui sun fruit donnera en tout temps.

Et sa feuille ne descherra ; et toutes choses que le juste fera tous jours prospereront.

SEIZIÈME SIÈCLE

Il sera comme l'arbre planté le long des eaux courantes, qu. rend son fruit en sa saison.

Les feuilles ne retomberont point ; et tout ce qu'il produira viendra à souhait.

FALSIFICATION DU COGNAC

Il se passe sous nos yeux de curieuses altérations dans le sens de certains mots dont la signification était cependant très-précise. Ainsi, dans toutes buvettes du monde civilisé, les consommateurs ne demandent plus de l'eau-de-vie ; il semble s'être entendus, depuis une trentaine d'années, pour ne plus vouloir que du cognac, c'est-à-dire la plus rare de toutes les variétés d'eau-de-vie que produise le monde agricole.

Il faudrait que les vignobles privilégiés de la Charente eussent une étendue égale à celle de la France entière pour alimenter ces flots de prétendu cognac qui ne cessent de couler dans tous les petits verres, et de s'allumer dans tous les "glorias" des plus sordides cabarets. Qu'y donne-t-on sous ce nom populaire ? Un triste alcool de betterave ou de pomme de terre, étendu d'eau et coloré par une substance sucrée. On ne peut établir la moindre similitude entre cette liqueur ardente, sans bouquet ni sève, et l'eau-de-vie parfumée que donne la distillation à bas degré des vins particuliers des environs de Cognac. Le cognac réel est comme vêtu d'une sève mucilagineuse en combinaison avec l'alcool dont elle amortit le feu, tandis que l'alcool à haut degré, privé d'adouçissant, malgré l'eau qu'on y ajoute, irrite et fatigue la poitrine du buveur. Mais les consommateurs sont ainsi faits, que plus l'eau-de-vie fabriquée s'éloigne du type, et plus ils s'obstinent à faire du mot *cognac* l'appellation générale de tous les mélanges d'alcool et d'eau édulcorée, où souvent il entre de l'acide sulfurique. — "Garçon ! du cognac !" — Et le garçon imperturbable verse indéfiniment le cognac demandé. Heureux buveur, qui croit au cognac... jusqu'aux jours de la maladie !

Quand on ne connaît guère les hommes, on peut les admirer ; quand on les connaît mieux, on doit les mépriser, et quand on les connaît parfaitement, il faut les plaindre.

DANS LES CHARS URBAINS



Le monsieur maigre.—C'est dégoûtant ; on devrait faire payer au poids.

Le gros monsieur (d'un air dédaigneux).—C'est vous qui seriez à plaindre. Les chars ne prendraient pas la peine d'arrêter pour vous.

POURQUOI N'EST-CE PAS TOUJOURS AINSI ?

Le général anglais sir William Napier rencontra un jour, sur le bord d'une grande route, une petite fille de cinq ans tout en larmes. Elle avait cassé la cruche d'eau qu'elle portait à sa mère, et n'osait plus rentrer de peur d'être grondée.

Le général s'arrêta et lui dit :

—Console-toi, mon enfant ; voici de quoi acheter deux cruches au lieu d'une.

La petite fille, toute réjouie, tendait la main : rien ne venait.

Le général fouilla dans une poche, puis dans l'autre. Il avait oublié sa bourse.

—Ecoute bien, mon enfant : reviens ici demain, à la même heure. Je t'apporterai le chelin que je t'ai promis.

En rentrant chez lui, le général trouve une invitation à dîner pour le lendemain chez un grand personnage. Il hésite. Il n'y avait pas moyen d'arranger les deux courses ; il se décide à écrire au ministre qu'il a pris un engagement auquel il a promis de ne pas manquer.

—Je n'aurais jamais eu le courage, disait-il, de tromper l'attente de ma petite inconnue. Elle avait l'air si convaincue que je lui tiendrais ma parole ! et je l'ai tenue.

SUR JOHN THOMPSON A ST. VINCENT DE PAUL

—Pourquoi es-tu ici, toi, dit le Ministre de la Justice à un prisonnier.

Le prisonnier.—C'est presque incompréhensible. Vous savez, je suis artiste de mon métier et j'ai pris quelques portraits.

Le Ministre.—Mais ce n'est pas un crime d'être photographe.

Le prisonnier.—Pardon, monsieur, mais c'est des portraits à l'huile que j'ai pris.

Le cerveau de l'homme ne possède que quelques idées, sa voix quelques notes, son écriture quelques caractères ; mais grâce aux transpositions, juxtapositions et aux diverses combinaisons de ces éléments, l'homme arrive à une variété illimitée de pensées, de chants et de mots. Sans ce travail, toute la philosophie se bornerait à une sèche et brève nomenclature, toute la musique ne serait que la gamme, et tout l'art de la typographie ne produirait qu'un simple alphabet.

Les chats caressent pour égratigner, et les hommes égratignent pour se faire caresser.

IGNORANCE IS BLISS

(Pour le SAMEDI)

C'était en Mars, et la nuit était sombre,
La vieille lune était sur le déclin ;
Il était sûr de voir jouer son ombre
Dans les replis du rideau de satin.

C'était bien elle, innocente et tranquille,
La chère enfant, au blond et frais minois.
Il le croyait, du moins cet imbécile,
Mais elle avait *mouvé* depuis un mois.

UNE LEÇON DE FRANÇAIS

Qu'est-ce qu'un homme qui tue son père ? Un parricide.
Qu'est-ce qu'un homme qui tue son frère ? Un fraticide.
Qu'est-ce qu'un homme qui tue son beau-frère ? Un insecticide,
car il tue Pépoux de sa sœur.

COLÈRE RENTRÉE

(Pour le SAMEDI)

Il l'embrassa soudain dans un élan trop prompt ;
Elle se défendit de sa meilleure ceillade
Et lui dit doucement en s'essayant le front :
Allez vous-en, maussade !

SUIVANT LES RÉGLES DE HOYLE

(Pour le SAMEDI)

Hier ma main serrait sa main divine
Qui reposait tendrement sur mon bras.
Une autre joie inonde ma poitrine,
Ce soir la main que je presse a quatre as.

A LA GARE DE NEW-YORK



I

—Si je m'insinuais dans un de ces paniers, ça ne me coûterait pas cher pour aller à Philadelphie !



II

L'agent du fret.—Je perds la tête ce matin, j'avais *chéqué* pour Philadelphie une malle qui doit aller à Red Dog, dans l'Arizona, et je ne lui avais pas mis le cadenas. Une chance qu'il est encore temps.



III

(L'arrivée à Red Dog)

Le voyageur, (presque expirant).—Pour l'amour de Dieu, une ambulance, vite ! pour me conduire à une boulangerie.

UNE SOMNAMBULE

MADemoiselle FLORENCIA, SOMNAMBULE DE 1re CLASSE, HORS CONCOURS

Recherches dans l'intérêt des amoureux.

Telle était l'annonce alléchante que le jeune Ernest Dutilleul, natif de Concarneau, lut un matin à la quatrième page d'un grand journal que le garçon du café, où il dégustait un bock, venait de lui apporter.

Ernest était un beau garçon, tendre, sentimental, incompris dans son chef-lieu d'arrondissement.

Il ne songeait certes point à mal lorsqu'il jeta négligemment les yeux sur la quatrième page du journal en question.

Mais cette annonce séduisante le fit tressaillir.

Bientôt même il bondit, car la réflexion lui était venue, et il s'était dit : Tiens, tiens...

C'est généralement par ces deux monosyllabes que commencent les résolutions fortes.

Il y a même des gens qui, en les prononçant, se grattent anxieusement l'occiput.

C'est, du reste, ce que fit Ernest.

Cela voulait dire :

— Pourquoi n'irais-je pas trouver Mlle Florencia et lui demander de faire quelques recherches dans mon intérêt?... Elle est somnambule... je suis amoureux de toutes les femmes... elle me dira au juste de laquelle.

Le jeune Dutilleul eut vite pris une détermination, et, sans réfléchir plus longtemps, il partit d'un pied léger.

Mlle Florencia habitait un petit appartement bien bourgeois pour une sorcière.

C'était une fort jolie fille que cette somnambule hors concours.

Pour le moment, elle était à demi couchée sur un canapé, bâillant à se décrocher la mâchoire.

La porte s'ouvrit toute grande, et la bonne, une petite camériste très effrontée, passant la tête, souffla ces mots :

— Madame, ça a réussi votre truc.

— Hein ? quel truc ?

— Votre truc de somnambule... vous savez bien, votre annonce dans les journaux.

— C'est vrai, je n'y pensais plus.

— Y a un type qui attend dans l'antichambre.

Mlle Florencia prit rapidement une épaisse voilette qu'elle serra comme un masque autour de sa figure, et elle répondit à mi-voix :

— Va le chercher.

Le "type" c'était Ernest.

Il parut bientôt, escorté par la camériste qui lui dit mystérieusement :

— A dort... quand vous voudrez la faire parler, lancez-y un peu de fluide.

— C'est que... je ne sais pas lancer le fluide, balbutia Ernest très décontenancé.

— Vous ne savez pas... Tenez, on fait comme ça en étendant les bras, pff, pff.

— Bon ; j'étends les bras...

— En avant.

— En avant, et je fais pff.

La petite bonne ne l'écoutait déjà plus, elle était sortie après avoir refermé la porte.

Ernest, seul avec cette somnambule, ne se sentait pas du tout rassuré ; sans compter que le salon était obscur...

— Enfin, se dit-il, essayons du fluide.

Et il fit quelques passes.

Il ressentait cette émotion inséparable de tout début.

Florencia faisait, à chaque geste, de petits bonds sur son canapé.

— C'est étonnant comme j'ai des dispositions à ce petit jeu-là, murmura Ernest émerveillé.

— Que me veux-tu, bel étranger ? demanda la jolie fille.

— Bel étranger ? se dit Ernest, flatté... décidément elle est très lucide.

Il répondit tout haut, d'une voix gutturale :

— Serais-je aimé un jour ?

— Oui.

— Sérieusement ?

— Sérieusement.

— Vous m'étonnez, car je vous avouerai que jusqu'à présent...

— Je le sais, interrompit-elle, tu n'as pas encore trouvé ton

idéal... celle que tu cherches. Eh bien ! elle existe... Il y a sur cette terre une femme qui t'aime.

— Vrai !... Ah ! c'est fort, je ne m'en suis jamais aperçu.

Ernest redoubla d'énergie en lançant son fluide.

— Pff ! pff !... Où demeure-t-elle, s'écria-t-il, au pays... à Concarneau ?

— Non, à Paris... c'est en te voyant passer qu'elle s'est éprise de toi.

— J'ai tant vu de femmes passer auprès de moi depuis que je suis à Paris, que me voilà tout aussi avancé qu'avant.

— Tu la retrouveras si tu veux.

Après ces derniers mots, Mlle Florencia se laissa aller sur les coussins du canapé comme définitivement terrassée par la torture cataleptique.

Ça ne faisait pas l'affaire de l'impatient Ernest, qui se mit à lancer des passes à tour de bras, en criant à tue-tête :

— Parle, je te l'ordonne !... dis-moi son nom.

Elle fit beaucoup de difficultés pour répondre, mais enfin, vaincue, elle répondit :

— Fiorita.

— Son adresse ?

— Hôtel...

Elle s'arrêta court.

Ernest l'inonda de nouveau de fluide, mais en vain.

— Je parie, se dit le joyeux garçon, que c'est une jeune personne qui m'aura vu à mon hôtel et sera tombée amoureuse de moi.

Il demanda impérieusement :

— Est-ce à l'hôtel du Congo qu'elle demeure ?

— Oui, murmura-t-elle, c'est là qu'elle soupire en t'attendant.

— J'y vais.

Ernest déposa un louis sur la table pour prix de la séance et partit.

A peine eut-il les talons tournés, que Mlle Florencia, se débarrassant de la voilette qui lui cachait les traits, prit son chapeau, s'élança à son tour au dehors, arrêta un cocher qui passait, et sauta dans sa voiture en criant :

— Hôtel du Congo... et rapidement !

Quelque temps après, le jeune Ernest, revenu à Concarneau, son pays natal, avec une charmante femme racontait à ses amis ses aventures dans la capitale.

— Oui, mes très chers, disait-il en guise de conclusion, cette somnambule m'avait dit : " Il y a dans votre hôtel une femme qui vous aime. " J'y suis allé tout de suite, et, en effet, j'ai trouvé une femme qui m'a aimé, et que je vous présente comme madame Dutilleul.

Maintenant, si on n'ajoute pas foi aux somnambules, c'est qu'on veut, de parti pris, douter de tout.

SOUS LA LOI SCOTT

Le Professeur.—Quels sont les produits qui donnent la lumière ?

L'élève.—L'huile, la bougie, l'électricité, l'écorce de bouleau, la pierre à fusil, la paille, la... la... la...

Le professeur.—Tu en oublies une des plus importantes. Comment appelle-tu ce qui nous arrive dans la cave par des tuyaux de plomb ?

Johnny, (élève d'un comté où fleurit la loi Scott.)—Ah ! oui, je le sais, moi : du whiskey.

Sir John A. Macdonald rentre en même temps qu'un promoteur du mouvement anti-jésuitique dans un salon où de grandes glaces s'étaient sur les murs.

— Voulez-vous voir de beaux tableaux, Sir John, demande son compagnon ? Que dites-vous de celui-là par exemple, en se montrant lui-même dans le miroir ? N'est-il pas tout à fait naturel ?

Sir John.—Oui, il est parfait ; mais pour être au mieux, il devrait être pendu.

LES IMPOSSIBILITÉS DE LA POLITIQUE

— Ah ! vous me dites que Georges Washington n'a jamais menti.

— Certainement.

— (D'un ton de triomphateur.)—Je voudrais bien savoir comment il a fait pour se faire élire.

—Qu'est-ce que c'est que cet éclat subit du gaz, demande un jeune amoureux, qui avait la funeste habitude de veiller trop tard ?

Le père, (descendant l'escalier).—Ça veut dire que tous les voisins sont couchés, et que la force du gaz passe ici.

L'amoureux s'est cru autorisé à dire bon soir.

La scène se passe à Chicago :

Une grande dame, au greffier.—Je viens moi-même chercher ma licence de mariage. Mon fiancé est trop occupé.

Le greffier, (regardant au calendrier.—Voyons, c'est le neuvième (jour de juin.)

La dame, (l'interrompant vivement).—Pardon, monsieur, ce n'est que mon quatrième.

Premier mendiant, (à qui l'on conseille le travail).—Vous en parlez à votre aise. J'en cherche depuis des années, du travail ; mais il n'y en a pas pour mon métier.

Philanthrope.—Quel est donc votre métier ?

Premier mendiant.—De remonter les horloges de huit jours.

Second mendiant.—C'est comme pour moi, cher monsieur ; mon métier c'est de scier la glace. J'en demande à tout le monde ; mais personne ne m'emploie.

Le philanthrope court encore, malgré que la chaleur du mois de juin se fasse sentir.

AMUSEMENTS DE CARTES

RÉUSSITES

On sait que beaucoup de personnes s'occupent dans leurs heures de loisirs à faire avec des jeux de cartes ce que l'on appelle des patiences ou des réussites : malheureusement le nombre des patiences est assez borné,—on le croyait du moins,—et c'est une source de distractions bientôt épuisée.

Mais avant de donner les solutions de ces patiences ou réussites, quelques mots d'explication sur ces jeux, et sur les termes usités dans les règles auxquels ils sont soumis, nous paraissent indispensables pour la clarté des définitions qui suivront.

On appelle *patiences* ou *réussites* les différentes combinaisons du jeu de cartes que peut tenter une personne seule ; c'est une espèce de partie que l'on peut jouer sans partenaire ; cependant il y a des patiences qui peuvent se faire à deux personnes.

Les *patiences* ou *réussites* se font soit avec un jeu de piquet de 32 cartes, soit avec un jeu whist de 52 cartes, selon leur importance.

Les cartes composant un jeu sont de quatre espèces différentes qu'on nomme : *les couleurs*. Ce sont : le cœur, le carreau, le trèfle et le pique.

Chaque couleur se divise en *souches* ou *familles*.

Les *souches* ou *familles* sont la suite des cartes de même couleur, commençant par l'as et finissant par le roi ou commençant par le roi et finissant par l'as, alors que leur *hiérarchie* est indiquée ascendante ou descendante.

Les *cartes capitales* ou *fondamentales* sont celles sur lesquelles doit se réunir la *souche* ou *famille* quand on fait une réussite.

Si, par exemple, la réussite a pour but de réunir sur les quatre rois, en ligne descendante, les *familles* des quatre *couleurs* jusqu'à l'as, les quatre rois seront les *cartes*.

Les *séries*. La série se compose d'un certain nombre de cartes suivant la ligne ascendante ou descendante, mais étant, selon les règles spéciales de la réussite à faire, d'une ou plusieurs couleurs.

Le *tableau* est la disposition sur la table des cartes dont se compose la patience.

Le *talon* est la réunion des cartes restées sans emploi après la formation du tableau. C'est au *talon* que l'on reprend des cartes lorsqu'il est utile de continuer la patience.

Paquets découverts ou *cartes découvertes*. On appelle ainsi les paquets ou les cartes séparées dont la couleur est visible. Les paquets couverts ou cartes couvertes sont ceux dont la couleur n'est pas visible.

Enfin les *cartes mortes* sont celles qu'on sort du jeu en faisant la réussite et qui n'ont plus d'emploi.

Ces quelques explications suffiront pour faire comprendre les jeux des réussites ou patiences que nous donnerons de temps à autre.

L'orgueil et l'erreur se servent réciproquement de guides.

Conseil à un *gentleman farmer* : La folle avoine demande à être bien secouée.

Beaucoup de journaux ressemblent aux artichauts du Midi : beaucoup de feuilles, mais peu ou point de fond.

Adam a été puni, sa postérité le sent bien : le châtiment l'a-t-il instruit et corrigé ?... Sa postérité ne s'en aperçoit guère.

L'éloge qu'on fait de soi-même est probablement la seule circonstance dans laquelle on pense être véridique.

Par les services qu'ils ont rendus et les secours qu'ils ont apportés, les bienfaiteurs acquièrent des droits de supérieurs et de maîtres, et à ce titre on les déteste.

On ignore si la fourmi des sables d'Égypte entreprend de mesurer la grande pyramide, mais on sait que l'homme a la prétention de mesurer Dieu.

La popularité dresse des arcs-de-triomphe assez hauts pour les géants et assez larges pour les chars des rois, et... elle y fait passer des nains et des fiacres !

Si le philosophe qui souhaitait donner une fenêtre au cœur humain avait bien connu ce qui s'y passe, il aurait voulu en faire murir toutes les ouvertures.

Si des journalistes sont des marchands qui vendent à faux poids, on doit en accuser le public autant ou plus encore que les écrivains ; les acheteurs abandonneraient le chemin de leur boutique si on y usait de balances justes.

Il en est des louanges offertes par un sot comme des pièces d'or apportées dans une guenille : on aimerait mieux trouver les unes chez un homme d'esprit, et les autres dans un étui de maroquin, mais néanmoins on les accepte toujours avec plaisir.

Pour la philosophie et la médecine, il n'y a pas moins de bienfaits et de repos là où elles avoient leur ignorance et leur faiblesse qu'il n'y a de tourments et de douleurs là où elles prétendent tout savoir et tout pouvoir.

Le monde est un bal masqué dans lequel, à côté d'un sage qui se déguise en pierrot, viennent des centaines de pierrots déguisés en sages ; mais le premier s'amuse et amuse, et les seconds s'ennuient et ennuiant.

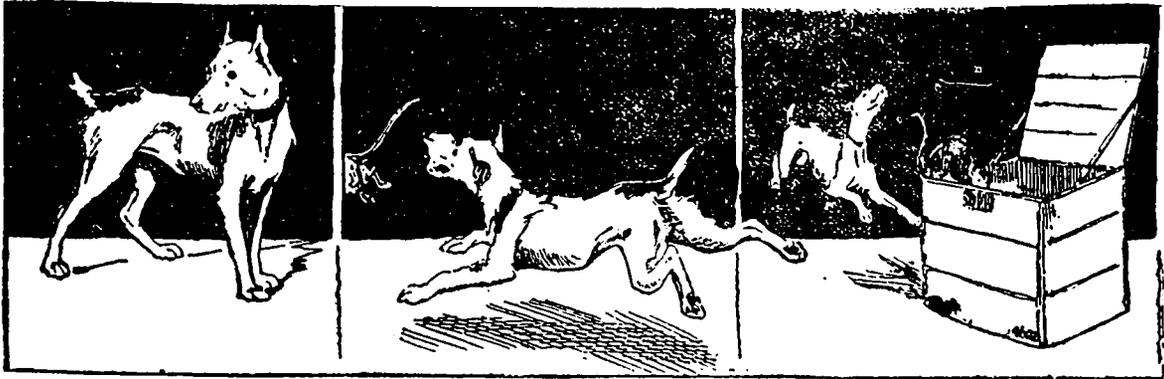
Aux banquets de l'ambition, les convives les plus repus ne sont pas les convives les moins insatiables, et en fait de puissance, d'emploi, d'honneurs et de richesses, il est moins difficile de rassasier les affamés que de satisfaire les gourmands.

Les révolutions sont des cirques où les acrobates qui dansent sur la corde, et les écuyers qui s'exercent à la voltige, songent à récolter des bravos et de l'argent, mais devraient plutôt penser à faire leur testament : les plus heureux et les plus habiles s'y estropient, et les autres s'y tuent.

Pat tire avec un vieux fusil, sur un moineau qui part en gazouillant, tandis que l'effet de recul jette l'irlandais sur le dos. Il se relève furieux :

—Vilaine bête, tu ne chanterais pas comme cela, si tu avais été à l'autre bout du fusil.

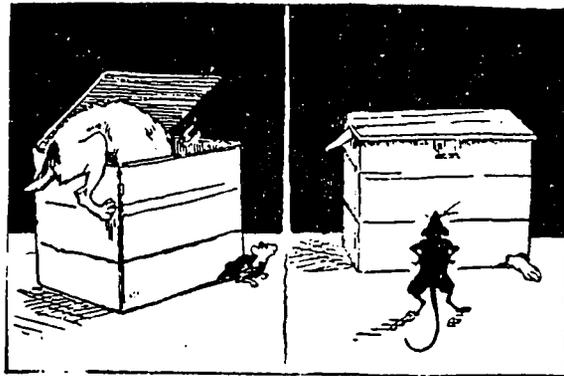
TEL EST PRIS QUI CROYAIT PRENDRE



I

II

III



IV

V

LES LITS ROYAUX

La plus confortable des maisons de Londres, sous le rapport de ses lits, est certainement la "Clarence House." Cette maison appartient à la fille de Alexandre II de Russie. Ainsi que le sont les dames généralement, c'est une femme excessivement particulière pour ses lits et couvertures de lits. Même enfant, elle était tellement capricieuse sous ce rapport, que, pour que ses draps fussent toujours bien tendus, on était obligé de les coudre ; le moindre plis troublait son sommeil. Sa mère, s'emportait souvent, et elle essaya, mais en vain, de combattre ce capricieux défaut. Lorsqu'elle vint en Angleterre, elle trouva dans la reine Victoria quelqu'une pour encourager ses idées. Maintenant ses draps ne sont plus cousus sur le matelas, mais en revanche ils sont des plus fins tissus. Toutes ces couvertures sont importées de Paris.

Il serait facile de confectionner tout un volume touchant les lits des personnages illustrés. L'ex-Impératrice Eugénie est aussi particulière sous ce rapport que la duchesse d'Edimbourg, ou même la Reine, et comme elles, elle veut que ses couvertures de lits soient aussi tendues que possibles, et faites de ce qu'il y a de plus beau. Quant à la Reine, elle est d'une rigueur impérieuse sur ce point ; il lui faut un lit très bas, à peine à un pied du parquet.

Un lit encore plus curieux, est celui de Sarah Bernhart ; il a quinze pieds de large, et lorsque indisposée, elle reçoit ses intimes dans sa chambre, elle ressemble à un petit oiseau à plumes d'or, perdu dans une vaste mer de satin blanc.

LES FEMMES QUI NAGENT

RÉFLEXIONS D'UN AMATEUR

La majorité des baigneuses ne nagent que des bras, et si elles se servent de leurs pieds l'effet est perdu dans l'air qu'elles battent vainement. Au lieu de ramener leurs jambes sous leur corps, elles les plient près des genoux et les rejettent hors de l'eau. C'est une pratique aussi curieuse qu'invariable et qui s'explique par le fait que la femme a la tête plus grosse (proportion gardée), et les poumons plus petits. Son corps lui-même la pousse à plonger de la tête ; et si elle aggrave sa position en battant l'air de ses pieds, elle a plutôt l'air d'un canard cherchant de quoi manger.

RELIQUES DE MAHOMET DANS L'INDE

UN POIL DE SA BARBE

Suivant la tradition, Mahomet avait l'habitude, en causant, de passer sa main sur sa barbe. Si un poil venait à s'en détacher, un de ses disciples le saisissait aussitôt et le gardait pieusement.

A Cuddapah, dans la province de Balaghât, en l'année 1153 de l'hégire (1723 de Jésus-Christ), fut érigé un beau monument où l'on déposa une boîte d'or contenant un de ces poils de la barbe de Mahomet. La boîte avait un couvercle en cristal, percé de petits trous par lesquels on introduisait de l'eau, une fois l'an, lors d'une solennité pendant laquelle les pèlerins venaient de tous côtés vénérer la relique. Lorsque Hayder conquit Cuddapah, il s'empara de ce poil sacré et le fit porter à Seringapatam, où il fut conservé jusqu'à la prise de cette ville par les Anglais. On ne sait ce qu'il est devenu depuis.

LA PRIÈRE ET L'AUMONE

Jean et Robert allaient à la messe un dimanche.
Ils avaient tous les deux dix sous en pièce blanche,
Et s'en allaient tout fiers, bras dessus, bras dessous,
Causant de ce qu'on peut acheter pour dix sous.
Juste au seuil de l'église un pauvre les arrête :
"La charité, j'ai faim !" Jean détournant la tête,
Lui répondit : "Si je n'avais
Qu'un sou, je vous le donnerais !
Je n'ai pas de monnaie aujourd'hui, mon brave homme.
—Moi non plus, dit Robert, mais j'ai toute une somme :
Prenez-la, voici de l'argent."
Et dans la main de l'indigent
Il met ses beaux dix sous, la pièce tout entière.
Il entra dans l'église alors avec son frère,
Et tous les deux priaient très-bien dans le saint lieu,
Mais la voix de Robert monta seule vers Dieu.

Car il ne s'agit pas de prier dans un livre ;
Il faut, pour plaire au ciel, aimer les malheureux.
Et leur donner l'argent quand on n'a pas le cuivre.
Joindre les mains, c'est bien ; mais les ouvrir, c'est mieux.



—Qu'est-ce que tu fais donc, Auguste ? Viens te coucher.
—D'mande pas mieux (hic) : z'attend que le lit passe par icite.

LES CHIENS A LA MODE

C'est comme pour les chapeaux, on en change de temps à autre. Aujourd'hui il n'y a rien d'aussi peu en vogue que le *spitz* ou le *pug*. Les fashionables sont le gros mâtin, le *dogue*, le *bull terrier*, et le *fox terrier*. Le petit *Blenheim* a un certain cachet parce que les États-Unis, depuis un certain temps, ont une parenté quelconque avec les *Malborough*. Le *bull dog*, lorsqu'il est soumis aux caprices d'une femme, est gentil et très affectueux malgré son air de méchanceté. Mais dans toute cette procession de chiens, c'est le *fox terrier* qui fait maintenant les délices des amateurs et des *sportmen*.

Le corps doit être entièrement blanc, et seulement la moitié de la figure et des oreilles doit être tachetée. Il faut lui couper la queue dès sa naissance. Comme ce chien est très nerveux, il n'est pas exactement convenable pour l'escorte de la voiture. S'il est en dedans, il se retourne, s'agite sans cesse, et vous force d'arrêter votre cheval, pour saluer un camarade qu'il vient de voir sur le trottoir. Dans la rue, sur ses pattes, il a un faible pour les gros chiens. Si vous l'amenez faire une marche, il se mêlera à toutes les batailles qu'il rencontrera. Sa voix n'est pas des plus mielleuses, et il faut des claques pour le forcer à se taire ; mais cela ne le dompte pas.

C'est à la maison qu'on l'apprécie le mieux. Il adore les enfants ainsi que les rouleaux de fil ; son ambition, souvent, est d'essayer à avaler une broche à chapeau comme il le ferait d'un os de poulet. Il a des coutumes parfaitement établies : il sait quand on parle de lui ou non, et il connaît très bien la différence entre le *ginger ale* et le champagne. Ce n'est pas un goulou, mais un gourmet. Si vous êtes dans la peine, vous avez toutes ses sympathies, et il les exprime par une série de baisers qui vous consolent bien vite. Si vous êtes joyeux, il exécutera autour de vous toutes les danses que vous lui demanderez. Il se laisserait déchirer par un enfant, et après cela si l'enfant se fâche, il marche sur les deux pattes et sur les oreilles pour se réconcilier avec lui ; mais il n'endurera rien d'une grande personne, pas même à l'endroit de sa queue. Il a une excellente mémoire. Jamais il n'oubliera un ami, jamais non plus un traître, à qui il fera connaître sa magnifique mâchoire. Il est rusé et méchant ; mais aussi fidèle et affectueux qu'un chien peut l'être.

Non, disait l'honnête épicier, il n'y a pas de danger que je mette du sable dans mon sucre, surtout depuis que je sais que la cendre de charbon coûte moins chère, est moins rude et laisse moins de dépôt.

LE CARNET DES MODES

Les américaines s'enhardissent. Elles commencent à ne plus porter de corset ni de tournure (*bustle*). Cette innovation sera un progrès pour la civilisation, parce que la femme de nos jours en était venue à ne montrer ni grâce ni aise sur un siège. Soit dans un char, soit en voiture, soit ailleurs, les femmes se balançaient sur le bords de leur siège, laissant une espace entre elles et le dossier, pour faire place au *bustle*. Ou encore, elles se jetaient obliquement sur la banquette, s'asseyant réellement sur le côté. Mais tout de même, malgré que le corset et le "bustle" soient supprimés, les femmes se contentent encore comme autrefois, c'est une habitude que le temps a créée. Dans un char public où il y aura quinze femmes, à peine y en aurait-il trois franchement assises. Elles se jettent plutôt sur leur siège, et toujours sur le côté gauche. Mais nous avons lieu d'espérer qu'elles ne manqueront pas de modifier bientôt cette manie.

COMMENT ON S'AMUSE DANS L'OUEST

On a trouvé un nouveau jeu de société dans le Nébraska. On appelle cela : partis d'oignons.

Six jeunes filles se mettent en rang : une d'elle prend une petite bouchée d'oignon. Alors on fait entrer un des jeunes gens qu'on a caché dans l'appartement voisin, et s'il veut avoir le droit de deviner qui a mordu l'oignon, il lui faut donner 10 centins. S'il devine juste, il a le droit d'embrasser les cinq autres jeunes filles ; si au contraire, il s'est trompé, il ne peut embrasser que celle qui a mangé de l'oignon.

IL NE SE CROYAIT PAS CHARGÉ

Georges qui s'était évadé tranquillement après le souper, revient à une heure du matin avec un plumet très accentué.

Sa femme (toute éplorée du haut de l'escalier)—Oh ! Georges, où étais-tu ?

Georges—Cha me fait de la peine... J'shuis parti shans (hic) m'y attendre, comme un pistolet.

Sa femme—Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu partais ?

Georges—J'chpouvais pas (hic) tu shais... Quand un pistolet part (hic) il n'shait pas qu'il est chargé.

LA SCIENCE VULGARISÉE

LE MODE DE TRANSMISSION DE LA ROUGEOLE ET DE LA DIPHTÉRIE

Une des conditions indispensables pour organiser un système de défense valable contre les maladies contagieuses, c'est de bien connaître le mode de propagation de ces maladies, et il faut avouer que, même pour des maladies très répandues et auxquelles les enfants sont constamment exposés dans les écoles, telles que la scarlatine, la rougeole, la diphtérie, on est encore dans l'incertitude sur plusieurs points de grande importance au point de vue de la prophylaxie. A quel moment commence la transmissibilité de ces maladies ? Est-ce avant même qu'elles puissent être reconnues ? La contagiosité persiste-t-elle même après la guérison apparente ? Voilà autant de questions dont la solution peut modifier profondément quelques-unes de nos habitudes sociales, ainsi que les errements officiels de la prophylaxie scolaire, et donner à cette dernière une efficacité dont elle paraît encore à ce moment presque complètement dépourvue.

Aussi pensons-nous qu'il est d'un intérêt général de faire connaître les faits récemment communiqués par M. Sevestre à la Société médicale des hôpitaux, à propos du mode de transmission de deux maladies qu'on pourrait dire d'origine scolaire, tant en est fréquente la contagion dans les écoles : la rougeole et la diphtérie.

Ces faits établissent que la rougeole est contagieuse pendant la période d'invasion, c'est-à-dire trois ou quatre jours avant l'éruption, qu'elle l'est encore pendant l'éruption, bien qu'à un moindre degré, mais qu'elle cesse de l'être dès que celle-ci est terminée.

M. Sevestre, contrairement aux expériences de M. Straus, qui a démontré qu'il n'y avait pas de microbes dans l'air expiré, pense que cette contagion se fait, dans le plus grand nombre des cas, par l'air atmosphérique, d'un enfant à un autre enfant, la zone infectueuse ne dépassant pas quelques mètres de rayon. Pour M. Grancher, qui pense à juste raison que le microbe de la rougeole doit se trouver dans le mucus nasal, dans le mucus bronchique et dans les larmes, la contagion, dont l'existence avant l'apparition de l'exanthème s'explique ainsi naturellement, aurait pour véhicules, les objets sur lesquels les mucosités nasales, bronchiques, etc., ont déposé les germes contagieux. Ce qui fait que la contagion ne s'exerce pas au loin, c'est que son microbe paraît perdre rapidement ses propriétés nocives en dehors de l'organisme, et que sa vitalité ne dépasse guère, dans ces conditions, la durée de quelques heures.

Tout autres sont les conditions de propagation de la diphtérie, qui peut se transmettre, d'une façon médiate, de l'individu sain à l'individu malade, à grande distance, par l'intermédiaire d'un objet quelconque. Les objets ainsi contaminés gardent, en effet, pendant longtemps leur puissance contagieuse, et on a cité des cas où cette survivance de l'activité des germes avait dépassé deux années.

De là des mesures spéciales à prendre contre la transmission de ces deux maladies.

Pour circonscrire les épidémies de rougeole et empêcher l'extension indéfinie de cette maladie, il faudrait évidemment isoler les malades, non pas seulement lorsque l'éruption est déjà sortie, mais à partir du moment où commencent les premiers symptômes de la maladie. Malheureusement, ces premiers symptômes sont ceux d'un coryza banal, et le plus souvent, quand on songe à préserver les voisins, ceux-ci sont déjà contagionnés. Or, si l'isolement des suspects tel que le préconise M. Sevestre est possible à l'hôpital, il sera bien difficile d'obtenir que les enfants soient gardés chez leurs parents à propos du moindre rhume de cerveau. Cependant la prophylaxie logique, complète de la rougeole serait à ce prix.

On pourrait d'ailleurs en dire autant de la diphtérie, qui commence le plus souvent comme une angine catarrhe simple, et qui, sous cette forme, qu'elle ne dépasse même pas chez les sujets non prédisposés ou rebelles à la maladie, peut fort bien transmettre une diphtérie franche et grave.

Il faut remarquer que les cas frustes ou les cas bénins des maladies contagieuses sont les plus terribles au point de vue de l'expansion de ces maladies. Ainsi, un jeune malade atteint de diphtérie grave est immédiatement hospitalisé ou tenu au lit chez ses parents, et il cesse d'être dangereux pour les autres enfants ; mais un enfant atteint seulement d'une forme fruste ou bénigne de la maladie, et qui continue à aller à l'école ou à jouer avec ses camarades, est capable de semer la mort autour de lui. Quand on fait une enquête sur la filiation des cas, on trouve toujours que les cas bénins sont fertiles, tandis que les cas graves sont le plus souvent stériles.

Or, pour la prophylaxie absolue de la diphtérie, il faudrait encore interdire toute fréquentation, à l'école et ailleurs, d'un enfant porteur du moindre mal de gorge. En outre, un enfant guéri de diphtérie ne devrait être admis à retourner au milieu de ses camarades qu'après avoir fourni la preuve que ses vêtements ont subi une désinfection suffisante, car il est démontré que les germes de la diphtérie sont très vivaces et très adhérents aux objets.

On voit, par le simple énoncé de ces exigences, combien, dans la pratique, nous sommes encore éloignés de faire disparaître ces malades de ces écoles.

L'observation scientifique nous dicte bien les mesures à prendre ; mais tout en connaissant le danger, nous resterons forcés d'y exposer nos enfants, à moins cependant qu'on ne se décide à fermer les portes des écoles à tout enfant dont le nez coulera, dont les yeux seront larmoyants ou dont la gorge sera rouge. Évidemment, ces mesures seraient bien difficiles à édicter officiellement et à faire observer ; mais les parents, avec un peu de bonne volonté et le sentiment de la responsabilité mutuelle qui est engagée, pourraient prendre l'habitude de ces petites quarantaines, dont les enfants eux-mêmes profiteraient en ne risquant pas d'aggraver leur propre mal par une sortie intempestive, et bien des épidémies, petites et grandes, seraient ainsi évitées.

C'est là une question d'éducation sociale dont le public serait peut-être parfaitement capable, si on donnait la peine d'y travailler.

TRAITEMENT

Lavage rafraîchissant au sedlitz Chateaud tous les matins, une petite cuillerée de café de sedlitz dans un demi-verre d'eau ; boire dès que le sel est fondu.

Un granule *dosimétrique* d'arséniate de strychnine toutes les demi-heures, du lever au coucher, même à l'heure des repas, et pendant les repas, associé à un granule *dosimétrique* de sulfure de calcium.

Douches froides deux fois par jour.

Le soir, en se couchant, deux granules *dosimétriques* d'arséniate de strychnine, associés à deux granules *dosimétriques* de digitaline.

Une heure de promenade après chaque repas et faire de la gymnastique le plus possible. Ce traitement produit le mieux de suite et la guérison en six semaines.

LES OREILLES ET LES BAINS DE MER

On ne peut trop mettre les baigneurs en garde contre les effets des vagues de l'eau de mer sur l'appareil auditif.

On a vu des personnes devenir sourdes à la suite d'un bain de mer. Un chirurgien de New York, pour les maladies d'oreilles, a dernièrement appelé l'attention sur la fréquence des accidents produits par le contact de l'eau de mer. Sur 800 cas qu'il a eu à traiter de mai à septembre, il a relevé 65 cas ayant pour origine les bains de mer.

On comprend, lorsque l'on plonge de très haut, que le choc de l'eau puisse blesser la membrane du tympan ; une vague en soufflant l'oreille détermine le même effet ; l'eau pénètre aussi souvent par les narines, jusque dans la trompe d'Eustache ; on éprouve une céphalalgie très caractéristique et de la surdité. L'eau, salée par elle-même, est un irritant qui occasionne des inflammations aiguës ; l'eau douce ne produit pas en général une irritation aussi grande.

Nous serions mal venus de conseiller à nos intrépides nageurs de ne jamais plonger. Mais il est prudent de ne pas s'aventurer sous les vagues sans avoir placé dans le creux de l'oreille un tampon de coton très serré.

PIQÛRES D'INSECTES

Abeilles, guêpes, frelons.—Ne pas retirer l'aiguillon avec les doigts, mais tâcher de le faire sortir à l'aide d'un épinglé, d'une aiguille, d'une épine ou d'un éclat de bois pointu, pour ne pas chasser dans les chairs le restant du venin. Ensuite, mouiller la partie avec de la salve, avec le suc d'un fruit acide, avec de l'eau vinaigrée ou salée.

Cousins, moustiques, taons.—Piqûres non dangereuses. Employer l'eau vinaigrée ou salée, le jus de citron ou d'un fruit acide. *Ne pas gratter.*

Mouche à viande.—Se méfier de sa piquûre. S'il se produit de l'enflure avec douleur et engourdissement, mettre des compresses de vin ou de vinaigre presque pur et faire venir un médecin *au plus vite.*

UN NOUVEAU TRAITEMENT DE LA TUBERCULOSE

M. Lanigan (*Therapeutic Gazette*, de février 1889, p. 92) déclare que, d'après son expérience, jamais l'on n'observe la coexistence de la tuberculose et de la diathèse rhumatismale, et il croit que l'une exclut l'autre. Ce fait est le point de départ de sa méthode thérapeutique, et celle-ci consiste à transfuser du sang de rhumatisant aux tuberculeux. Il a trouvé un patient, atteint de rhumatisme aigu, qui eût consenti à n'importe quoi pour améliorer son état, et il le persuada qu'une saignée ne pouvait lui faire que du bien. Il transfusa donc de ce sang de rhumatisant, en moins d'une semaine, mais l'autre demeura indemne. Tous les trois vont bien ; la transfusion a amélioré leur état. Reste à savoir comment les choses se passeront dans l'avenir ; deux d'entre eux sont rhumatisants et tuberculeux. Vont-ils garder les deux maladies, ou bien n'en conserveront-ils qu'une ? et laquelle est-ce des deux qui l'emportera ?

Le fait de l'antagonisme du rhumatisme et de la tuberculose est très connu, mais il est loin d'être absolu, et les arthritiques qui meurent phthisiques ne sont pas très rares. En tout cas, l'idée est originale, et c'est pourquoi nous signalons ici ce travail, d'ailleurs très court, et qui demande des développements que seule l'expérience permettra de fournir, de M. Lanigan.

ASPHYXIE PAR LA Foudre

L'individu frappé par la foudre doit être porté au grand air, dépouillé de ses vêtements, couvert ensuite et tout entièrement d'affusions froides pendant un quart d'heure, frictionné énergiquement sur les extrémités, enfin massé et soumis aux mouvements des membres supérieurs comme les noyés.

TABLEAU DES POISONS ET LES CONTRE POISONS QUI DOIVENT ÊTRE ADMINISTRÉS

- Acides.*—Eau magnésienne ou eau de savon en abondance.
Acide prussique.—Faire respirer des compresses d'eau chlorée.
Antimoniac.—Tannin, décoction concentrée de noix de Galle, de quinquina, d'écorce de chêne.
Arsenic.—Faire vomir ; hydrate de peroxyde de fer délayé dans de l'eau sucrée, puis magnésie.
Belladone.—Faire vomir ; café, vin.
Brome.—Légère décoction d'amidon.
Cantharides.—Eau de graine de lin en quantité ; bains prolongés, potion camphrée, injections mucilagineuses dans la vessie.
Champignons.—Faire vomir ; décoction de noix de Galle, eau vinaigrée.
Chlore.—Blancs d'œufs dissous dans l'eau (une douzaine).
Ciguë.—Faire vomir ; café, vin.
Digitale.—
Eau de Javel.—Blancs d'œufs dissous dans l'eau (une douzaine).
Iode.—Légère décoction d'amidon.
Mercuriaux.—Faire vomir ; eau albumineuse ou mieux persulfure de fer hydraté, qui est un antidote de la plupart des poisons métalliques.
Moules.—Limonade additionnée de quelques gouttes d'éther.
 Le camphre passe pour le contre-poison des moules, mais il ne faut l'employer que d'après les prescriptions du médecin.
Nitrate d'argent.—Eau salée en abondance (sel marin).
Opium et ses composés : laudanum, etc.—Décoction concentrée de noix de galle, puis forte infusion de café et exercice le plus possible.
Phosphore.—Faire vomir ; puis magnésie calcinée en quantité.
Sels de plomb.—Sulfate de potasse, de soude, de magnésie.
Sulfate de quinine.—Vins généraux ; café.
Sulfate de zinc.—Lait en abondance.
Stramoine.—Faire vomir ; café, vin.
Strychnine.—Insufflation d'air dans les pommes pour éviter l'asphyxie ; décoction de quinquina.
Vert de gris.—Faire vomir ; eau albumineuse ou mieux persulfure de fer hydraté.

LES INSOLATIONS

L'insolation est causée par l'excessive chaleur, principalement quand le temps est lourd. Elle se produit plutôt le second, le troisième et le quatrième jour d'une période que le premier.

Les insomnies, la fatigue, la surexcitation, les chambres à coucher trop étroites, l'abus des stimulants sont des causes prédisposantes. Les personnes travaillant au soleil, surtout de onze heures du matin à quatre heures de l'après-midi, sont les plus sujettes à être attaquées par l'insolation.

Voici quelques-unes des précautions à prendre pour éviter cette maladie :

Si l'on travaille au soleil, il convient de porter un chapeau léger (non noir, cette couleur absorbant la chaleur) et de mettre sur la tête, au-dedans du chapeau, un linge humide ou une grande feuille verte.

Il faut se découvrir fréquemment pour s'assurer que le linge reste humide. N'arrêtez pas la transpiration, mais buvez autant d'eau que besoin sera pour la faciliter, la transpiration empêchant le corps de devenir surchauffé.

Si quelqu'un se trouve abattu par la chaleur, on doit, en attendant la venue du médecin, faire boire de l'eau ou du café froid au malade, si possible est.

Dans le cas où la peau se trouve chaude et sèche, on doit verser de l'eau froide sur le corps et les membres, et mettre sur la tête de la glace pilée enveloppée dans un linge.

A défaut de glace, on peut prendre un linge humide et verser continuellement de l'eau dessus. Si le malade se trouve pâle et a le pouls faible, on lui fait respirer de l'ammoniaque pendant quelques secondes, ou avaler une cuiller à café d'esprit aromatisé d'ammoniaque, mêlé à deux cuillerées d'eau avec un peu de sucre.

TRAITEMENT DE LA ROUGEOLE

Il est bien peu de personnes qui n'aient vu un enfant ou un adulte atteint de la rougeole, car elle est très commune et frappe pour ainsi dire presque tout le jeune âge.

Quelle mère n'a pas été effrayée par cette éruption considérable, qui, commençant par le visage, par le menton surtout et les joues, envahit bientôt tout le corps ; par ces taches rosées d'abord, mais devenant de plus en plus rouges, sans avoir la teinte foncée qui caractérise les taches scarlatineuses ?

Vous avez été frappés aussi de la fièvre intense qui s'est emparée de votre petit malade et vous avez vu ses yeux devenir brillants et humides, tandis qu'un coryza intense se déclarait.

Ces symptômes vous ont beaucoup effrayés, c'est pourquoi vous vous êtes hâtés d'appeler votre docteur. Mais, dès que celui-ci vous a dit que l'enfant avait une rougeole, toute votre inquiétude a disparu aussitôt, car vous avez souvent entendu dire que cette maladie est peu dangereuse.

Oui, elle est peu dangereuse par elle-même, et votre enfant guérira vite si vous le soignez avec intelligence. Mais rappelez-vous que l'imprudence la plus légère vous coûterait cher.

Ce qui rend la rougeole redoutable, ce sont les complications qui l'accompagnent presque toujours.

Ces complications sont la conjunctivité, le coryza, l'otite, les lésions pulmonaires et les convulsions.

La conjunctivite peut entraîner la perte de la vue ; l'otite, ou inflammation de l'oreille, peut devenir chronique ; le coryza, ou rhume de cerveau, peut s'éterniser et entraîner l'ozène. Quand aux lésions pulmonaires, elles sont très redoutables, car il est d'observation ancienne que cette maladie favorise le développement des tubercules, ou, en d'autres termes, la phthisie.

Il faut donc prendre de grandes précautions pour que les malades ne soient point exposés à des complications mortelles, mais il ne faut pas cependant les pousser jusqu'à l'exagération. Il est, en effet, des personnes qui, pendant tout le temps que dure la maladie, ne veulent jamais laisser entrer dans la chambre du malade le moindre petit brin de cet air si pur et si nécessaire à la santé, qui laissent pendant quinze jours le pauvre patient recouvert du même linge tout en l'étouffant sous un monceau de couvertures.

Changez de linge, changez sans crainte, à la condition de le faire rapidement et de le chauffer.

Renouvelez de temps en temps l'air si vite corrompu de votre appartement.

Prenez enfin beaucoup de précautions, mais n'allez pas jusqu'à l'excès.

LA VERITE SUR LA QUESTION METISSE

RECIT DE GABRIEL DUMONT

LES EVENEMENTS DE 1885 AU NORD-OUEST

DOCUMENTS IMPORTANTS INEDITS

OUVRAGE HISTORIQUE ET POLITIQUE DU PLUS HAUT INTERET

400 PAGES IN-8

Par ADOLPHE OUIMET, avocat, et B. A. T. de MONTIGNY, Recorder de Montréal.

ILLUSTRE DES VÉRITABLES PORTRAITS DE LOUIS DAVID RIEL ET DE GABRIEL DUMONT.

Le contrôle exclusif de la vente de ce livre a été confié à MM. POIRIER, BESSETTE & CIE.

PRIX :

\$1.00 le volume Broché. pour le Canada
 \$1.25 " " pour les Etats-Unis
 \$1.30 le volume Cartonné, pour le Canada
 \$1.50 " " pour les Etats-Unis

POUR DETAILS S'ADRESSER A

POIRIER, BESSETTE & Cie

69 RUE St. JACQUES
 MONTREAL

MAISON FONDEE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144 RUE ST. LAURENT

MONTREAL

La preparation des prescriptions de medecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents.

Les medecins de la campagne, les institutions publiques, les colleges et les convents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITES

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
 GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
 GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
 GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
 GRAY'S SULPHUR PASTILLES pour l'emploi de l'Acide Sulfureux dans les Maladies de la Gorge, et pour désinfecter les petits appartements.

LE SIROP DE CHLORAL INALTERABLE DE GRAY.

LE SIROP D'IOUDRE DE QUININE DE GRAY.

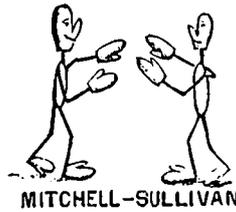
HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144 Rue St. Laurent, Montreal

N. B.—A cause de l'élargissement de la rue, ma pharmacie, établie depuis 30 ans à l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui, sera transportée vers le 1er novembre prochain dans un local commode et spacieux, situé un peu plus bas que mon établissement actuel.

Pugilistes Automatiques de Herron



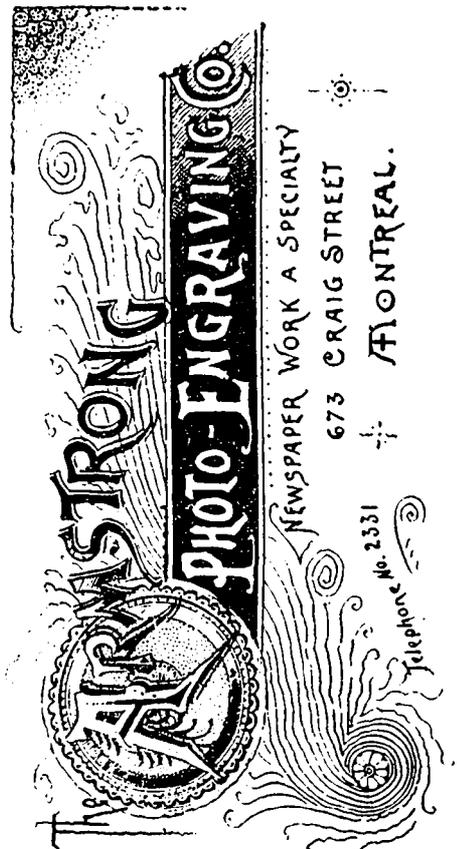
Une personne quelconque peut les faire fonctionner après un peu de pratique. Ils procurent plus de plaisir que les agissements de plusieurs singes renfermés dans une cage.

10,000 vendus à Montréal en moins d'un an.

Seulement 25 Centins chacun franc de port.

H. HERRON, FABRICANT,

363 Rue St-Jacques, Montreal.

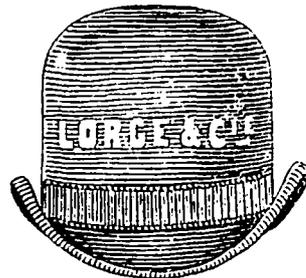


ETABLI EN 1852

LORGE & CIE

21, Rue St-Laurent

IMPORTATEURS ET MANUFACTURIERS



ASSORTIMENT COMPLET DE NOUVEAUTES EN
Chapeaux, Casquettes, Etc.

DE TOUTES SORTES.

REPARATIONS FAITES POUR CHAPEAUX DE SOIE, ETC.

PRIX TRÈS MODÉRÉS.